

Réunion des Amours (La), comédie héroïque

Auteur : Marivaux, Pierre de (1688-1763)

Les folios

En passant la souris sur une vignette, le titre de l'image apparaît.

31 Fichier(s)

Informations éditoriales

Localisation du documentParis, Bibliothèque de l'Arsenal, GD-17116

Entité dépositaireParis, Bibliothèque de l'Arsenal

Identifiant Ark sur l'auteur<http://ark.bnf.fr/ark:/12148/cb119146220>

Informations sur le document

GenreThéâtre (Comédie héroïque)

Eléments codicologiquesIn 16.

Date1741 (date de l'édition)

LangueFrançais

Lieu de rédactionParis, Chaubert

Relations entre les documents

Collection Réunion des Amours (La)

[Réunion des Amours \(La\), comédie héroïque](#) a pour version clandestine cet ouvrage

[Réunion des Amours \(La\), comédie héroïque en un acte et en prose](#) a pour édition clandestine cet ouvrage

[Afficher la visualisation des relations de la notice.](#)

Édition numérique du document

Mentions légales
Fiche : Laurence Macé CEREdI, UR 3229 - Université de Rouen-Normandie ; projet EMAN, Thalim (CNRS-ENS-Sorbonne nouvelle). Licence Creative Commons Attribution - Partage à l'Identique 3.0 (CC BY-SA 3.0 FR)
Éditeur de la fiche : Laurence Macé CEREdI, UR 3229 - Université de Rouen-Normandie ; projet EMAN, Thalim (CNRS-ENS-Sorbonne nouvelle)
Contributeur(s) : Macé, Laurence (édition scientifique)

Citer cette page

Marivaux, Pierre de (1688-1763), *Réunion des Amours (La), comédie héroïque* 1741
(date de l'édition)

Laurence Macé CEREdI, UR 3229 - Université de Rouen-Normandie ; projet EMAN, Thalim (CNRS-ENS-Sorbonne nouvelle)

Consulté le 23/01/2026 sur la plate-forme EMAN :

<https://eman-archives.org/Ecume/items/show/161>

Copier

Notice créée le 26/11/2020 Dernière modification le 23/05/2023

1/250

*La Réunion des Amours
Comédie Heroique*

A GENÈVE
CHEZ LE ROYER, LIBRAIRE

Mariage au bûcheron.	La Famille de la Chaise électrique.
Marie Sturt.	Mariette.
Les Rivaux d'Urbemont.	Le Bonheur d'Astrinie.
Le Pianiste troué.	Le Rôle-Sonr.
Les Héritiers.	Gélon la Griseule.
Les Héritiers.	Le Patois.
Jeanne d'Arc.	Le Facteur.
Les Mariés sans femme.	Magnétisme et Religion.
L'Assemblée de Pimville.	Le Châtel.
Misères d'un Génou.	Pierrot-Pierre.
Le Port.	Mitridate et Cléopâtre.
Les Deux Mavis.	Ayammon.
Le Médecin.	Thaumus de son côté.
Le Médecin.	Le Vagabond.
La Passion ardente.	Thibaut.
Rabelais.	Sainte Thérèse.
Les Deux Géantes.	Samson le marchand.
Stroll.	Gaulline Tell op. 1.
Trente Ans.	Hippolyte Hamel op. 3.
Le Prince-Or-Clercs.	Le Tambour des démons.
La Poule.	La Sphère, com. 9.
La Tour de Nesle.	Les Choristes de Philibert.
Changement d'uniforme.	Paul et André, ou 3 sujets.
Une Précision.	L'Amourette de la Chanteuse.
Me! Gluck et Moi, Poche!	Le Vieil Château.
Les Deux Philibert.	La Tasse.
Est-ce un Rêve?	Thibaut, récit à comique.
Les Dix voix.	Le Concert, ou la Vieille.
Robert-le-Diable.	A. Minor.
Le Diable et le Docteur.	Richard Sayce, dr. 5.
Zampa.	La Toile-to-toi.
Aract, Rostrev et Aract.	Le Grand-Jas de la Guerre.
Les Projets de mariage.	La Guinguette à ses écus.
Un premier Amour.	La Lise Rousse.
Napoléon, ou Schone-	D. Sébastien de Portugal.
Arnold et Sto-Rémi.	Claudine qui pose.
Le Conte-Paille.	Mademoiselle Carrion.
La Huître de Fabbein.	Le Général et la Juive.
1700, ou les 5 Chapeaux.	La Bouillie.
Prégoletti.	Luthier.
Prégoletti et Brancheau.	Ravel, dr. en 3 actes.
Guitare III	Eugène de Giberto.
	Ses Reutes.
	Un fil de Grisette.
	Familier, roi de Rouen.
	Férouze et Fréronce.
	Le Colosse.
	Le Coiffeur et le Perru-
	quier.
	La Rose de seize ans.
	Kelly, ou le Retour.
	La Famille Riquetout.
	Mari.

G. D.

17116

LA
RÉUNION
DES
AMOURS,
COMEDIE HEROIQUE.

NOUVELLE EDITION.

[par Narzane]



A PARIS,

Chez CHAUBERT, à l'entrée du Quai des
Augustins, du côté du Pont St. Michel,
à la Renommée & à la Prudence.

17116

M. DCC. XL

107 G. 8603
1811

17116





ACTEURS.

L'AMOUR.
CUPIDON.
MERCURE.
PLUTUS.
APOLLON.
LA VERITE.
MINERVE.
LA VERTU.



A RÉUNION DES AMOURS, *COMEDIE HEROIQUE.*

SCENE PREMIERE.

L'AMOUR qui entre d'un côté, CUPIDON de l'autre.

CUPIDON à part.

QUE vois-je ? Qui est-ce qui a l'audace de porter comme moi un carquois & des flèches ?

L'AMOUR à part.

N'est-ce pas là Cupidon, cet usurpateur de mon Empire ?

CUPIDON à part.

Ne seroit-ce pas cet Amour Gaulois, ce Dieu de la fade tenu-
sif, qui sort de la retraite obscure où ma victoire l'a con-
nué ?

L'AMOUR à part.

Qu'il est laid ! qu'il a l'air débauché !

CUPIDON à part.

Vit-on jamais de figure plus folle ? Sçachons un peu ce que
ent faire ici cette ridicule antiquaille. Aprochons.

à l'Amour.

A ij

17

4. *La Réunion des Amours*,

Soyez le bien venu, mon Ancien, le Dieu des soupirs & des tendres langueurs. Je vous salue.

L'AMOUR.

Saluez.

CUPIDON.

Le compliment est sec ; mais je vous le pardonne. Un Petit n'est pas de bonne humeur.

L'AMOUR.

Un Proscrit ? Vous ne devez ma retraite qu'à l'indignation m'a faisi quand j'ai vu que les hommes étoient capables vous souffrir.

CUPIDON.

Male-peste, que cela est beau ! C'est-à-dire, que vous n'a fui que parce que vous étiez glorieux : & vous êtes un Héfuyard.

L'AMOUR.

Je n'ai rien à vous répondre. Allez, nous ne sommes faits pour discouvrir ensemble.

CUPIDON.

Ne vous fâchez point, mon Confrere. Dans le fonds je plains. Vous me dites des injures ; mais votre état me défaillant, je suis le meilleur garçon du monde. Contez-moi chagrins. Que venez-vous faire ici ? Est-ce que vous vous nuyez dans votre solitude ? Eh bien, il y a remède à tout. Vilez-vous de l'emploi ; je vous en donnerai une petite provision de flèches ; car celles que vous avez-là dans votre carquois ne valent plus rien.... Voyez-vous ce dard-là ? Voilà qu'il faut. Cela entre dans le cœur, cela le pénètre, cela brûle, cela l'embrasé : Il crie, il s'agit, il demande du secours, il ne sauroit attendre.

L'AMOUR.

Quelle méprisable espèce de feux !

CUPIDON.

Ils ont pourtant décrié les vôtres. Entre vous & moi, de temps les Amans n'étoient que des benêts ; ils ne se faisoient languir, que faire des hélas ! & conter leurs peines aux alentour. Oh ! parbleu, ce n'est plus de même. J'ai suivi les échos, moi. Je blesse, ah ! vite au remède. On va dro

la cause du mal. Allons, dit-on, je vous aime; voyez ce que vous pouvez faire pour moi, car le tems est cher; il faut expé-
dier les hommes. Mes sujets ne disent point, je me meurs. Il n'y a rien de si vivant qu'eux. Langueurs, timidités, doux martyre, il n'en est plus question. Fâcheur, platitude du tems passé que tout cela. Vous ne faites que des fots, des imbéciles; moi je ne fais que des gens de courage. Je ne les endors pas, je les éveille: ils sont si vifs, qu'ils n'ont pas le loisir d'être tendres; leurs regards sont des désirs: au lieu de soupirer, ils attaquent, ils ne demandent pas d'amour, ils le supposent. Ils ne disent point, faites-moi grace, ils la prennent. Ils ont du respect, mais ils le perdent. Et voilà celui qu'il faut. En un mot, je n'ai point d'esclaves, je n'ai que des soldats. Allons, déterminez-vous. J'ai besoin de commis; voulez-vous être le mien? sur le champ je vous donne de l'emploi.

L'AMOUR.

Ne rougissez-vous point du récit que vous venez de faire?
Quel oubli de la Vertu!

CUPIDON.

Eh bien? Quoi, la Vertu! que voulez-vous dire? Elle a sa charge, & moi la mienne; elle est faite pour régir l'Univers, & moi pour l'entretenir. Déterminez-vous, vous dis-je; mais je ne vous prends qu'à condition que vous quitterez je ne scâi quel air de dupe que vous avez sur la phystionomie. Je ne veux point de cela; allons, mon Lieutenant, alerte, un peu de mutinerie dans les yeux; les vôtres prêchent la résistance; Est-ce là la contenance d'un vainqueur? Avec un amant aussi poltron que vous, il faudroit qu'un Tendron fit tous les frais de la défaite. Eh! évitez-vous.... Il tire une de ses flèches. Je suis d'avis de vous égayer le cœur d'une de mes flèches pour vous ôter cet air timide & langoureux. Gare que je vous rende aussi fol que moi.

L'AMOUR, tirant aussi une de ses flèches.
Et moi, si vous tirez, je vous rendrai sage.

CUPIDON.

Non pas, s'il vous plaît. J'y perdrois, & vous y gaggeriez.

L'AMOUR.

Allez, petit libertin que vous êtes, votre audace ne m'offense point, & votre Empire touche peut-être à sa fin. Jupiter aujour-

d'hui fait assembler tous les Dieux, il veut que chacun d'eux fasse un don au Fils d'un grand Roi qu'il aime. Je suis invité à l'Assemblée. Tremblez des suites que peut avoir cette avantage.

SCENE II.

CUPIDON *seul.*

Comment donc ? Il dit vrai. Tous les Dieux ont reçû ordre de se rendre ici ; il n'y a que moi qu'on n'a point averti, & j'ai cru que ce n'étoit qu'un oubli de la part de Mercure. Le voici qui vient ; voyons ce que cela signifie.

SCENE III.

CUPIDON, MERCURE, PLUTUS.

MERCURE.

Ah ! vous voilà, Seigneur Cupidon. Je suis votre serviteur.

PLUTUS.

Bon jour, mon ami.

CUPIDON.

Bon jour, Plutus. Seigneur Mercure, il y a aujourd'hui Assemblée générale ; & c'est vous qui avez averti tous les Dieux de la part de Jupiter de se trouver ici.

MERCURE.

Il est vrai.

CUPIDON.

Pourquoi donc n'ai-je rien sué de cela, moi ? Est-ce que je ne fais pas une Divinité assez considérable ?

MERCURE.

Eh ! où voulez-vous que je vous preisse ? Vous êtes un courreur qu'on ne sauroit attraper.

CUPIDON.

Vous bâisez, Mercure ; Parlez-moi franchement. Etois-je sur votre liste ?

Comédie Héroïque.

7

MERCURE.

Ma foi non. J'avois ordre exprès de vous oublier tout net.

CUPIDON.

Moi ! Et de qui l'avez-vous reçue ?

MERCURE.

De Minerve, à qui Jupiter a donné la direction de l'Assemblée.

PLUTUS.

Oh ! de Minerve, la Déesse de la Sagesse ? Ce n'est pas là un grand malheur. Tu sais bien qu'elle ne nous aime pas ; mais elle a beau faire, nous avons un peu plus de crédit qu'elle. Nous rendons les gens heureux, nous, mortels, & elle ne les rend que raisonnables ; aussi n'a-t-elle pas la preffe ?

CUPIDON.

Aparemment que c'est elle qui vous a aussi chargé du soin d'aller chercher le Dieu de la tendresse, lui dont on ne se ressouvenoit plus.

MERCURE.

Vous l'avez dit, & ma commission portoit même de lui faire de grands compliments.

CUPIDON riant.

La belle Ambassade !

PLUTUS.

Va, va, mon ami, laisse-le venir, ce Dieu de la tendresse ; quand on le rétabliroit, il ne feroit pas grande bête. On n'est plus dans le goût de l'amoureux martyre. On ne l'a retenu que dans les chansons. Le métier de cruelle est tombé ; ne t'embarrass pas de ton Rival, je ne veux que de l'or pour le autre, moi.

CUPIDON.

Je le crois ; mais je suis piqué. Il me prend envie de vider mon carquois sur tous les coeurs de l'Olimpe.

MERCURE.

Point d'étonnerie ; Jupiter est le maître : on pourroit bien nous casser ; car on n'est pas trop content de vous.

CUPIDON.

Eh ! de quoi peut-on se plaindre, je vous prie ?

MERCURE.

Oh ! de tant de choses ; par exemple, il n'y a plus de trag-

quillité dans le mariage ; vous ne sauriez laisser la tête des maris en repos, vous mettez toujours après leurs femmes quelque Chasseur qui les attrape.

CUPIDON.

Et moi, je vous dis que mes Chasseurs ne poursuivent que ce qui se présente.

PLUTUS.

C'est-à-dire, que les femmes sont bien aises d'être courues.

CUPIDON.

Voilà ce que c'est. La plupart sont des coquettes qui en demeurent là, ou bien qui ne se retirent que pour agacer, qui n'oublient rien pour exciter l'envie du Chasseur, qui lui disent, mirez-moi. On les mire, on les blesse, & elles se rendent. Est-ce ma faute ? Parbleu non ; la coquetterie les a déjà bien étourdies, avant qu'on les tire.

MERCURE.

Vous direz ce qu'il vous plaira. Ce n'est point à moi à vous donner des leçons ; mais prenez-y garde. Ce sont les hommes, ce sont les femmes qui crient, qui disent que c'est vous qui parlez les Courrois de la moitié des mariages. Après cela, ce sont des viciliards que vous donnez à expédier à de jeunes épouses, qui ne les prennent vivans que pour les avoir morts, & qui au détriment des héritiers ont tout le profit des funérailles. Ce sont de vieilles femmes dont vous videz le coffre pour l'achat d'un mari fainéant qu'on ne saurait ni troquer, ni revendre. Ce sont des malices qui ne finissent point, sans compter votre libertinage, car Bacchus, dit-on, vous fait faire tout ce qu'il veut ; Plutus avec son or dispose de votre carquois, pourvu qu'il vous donne, toute votre artillerie est à son service, & cela n'est pas joli ; ainsi tenez-vous en repos, & changez de conduite.

CUPIDON.

Puisque vous m'exhortez à changer, vous avez donc envie de me vous reître, Seigneur Mercure ?

MERCURE.

Laissions-là cette mauvaise plaisanterie.

PLUTUS.

Quant à moi, je n'ai que faire d'être dans le caquets. Tous ce que je prends de lui, je l'achète ; je marchande, nous venons

Comédie Héroïque.

9

venons & je paye : Voilà toute la finesse que j'y fâche.

CUPIDON.

Celui-là est comique. Se plaindre de ce que j'aime la bonne chère & l'aisance, moi qui suis l'Amour ! A quoi donc volez-vous que je m'occupe ? A des Traîts de Morale ? Oubliez-vous que c'est moi qui mets tout en mouvement, que c'est moi qui donne la vie, qu'il fut dans ma charge un fond inépuisable de bonne humeur, & que j'dois être à moi seul plus semillant, plus vivant que tous les Dieux ensemble ?

MERCURE.

Ce sont vos affaires. Mais je pense que voici Apollon qui n'ose sortir à nous.

PLUTUS.

Adieu donc, je m'en vais. Le Dieu du bel-esprit & moi, nous nous amusons pas extrêmement ensemble. Jusqu'an revoir, Cupidon.

CUPIDON.

à vous Adieu, adieu, je vous rejoindrai.

S C E N E I V.

CUPIDON, MERCURE, APOLLON.

MERCURE.

U'avez - vous, Seigneur Apollon ? Vous avez l'air sombre.

APOLLON.

Le retour du Dieu de la tendresse me fâche. Je n'aime pas les situations où je vois que Minerve est pour lui. Je vous apprends dont elle va bien-tôt l'amener ici, Cupidon.

CUPIDON.

Et que veut-elle en faire ?

APOLLON.

vous entendre raisonner tous les deux sur la nature de vos dons, pour juger lequel de vos dons on doit préférer dans cette situation ici ; & c'est de quoi même je suis chargé de vous instruire.

CUPIDON.

Tant mieux, morbleu, tant mieux ; cela me divertira. Alors

8

Iez , il n'y a rien à craindre ; mon Confrere ne plaide pas mieux qu'il blesse.

MERCURE.

Croyez-moi pourtant , allez vous préparer pendant quelques momens.

CUPIDON.

C'est parbleu bien dit , je vais me récueillir chez Bacchus ; il y a du vin de Champagne qui est d'une éloquence admirable ; je grouverai mon Plaidoyer tout fait. Adieu , mes amis , tenez-vous des lauriers tous prêts.

SCENE V.

MERCURE , APOLLON.

APOLLON.

I La beau dire , le vent du Bureau n'est pas pour lui , & je peur défie du succès.

MERCURE.

Eh bien , que vous importe à vous ? Quand son Rival revient droit à la mode , vous n'en inspireriez pas moins ceux qui chanteront leurs maîtresses .

APOLLON.

Eh ! morbleu , cela est bien différent ; les chansons ne seront plus si jolies . On ne chantera plus que des sentiments . Cela va bien plat .

MERCURE.

Bien plat ! Que voulez-vous donc qu'on chante ?

APOLLON.

Ce que je veux ? Est-ce qu'il faut un commentaire à Mercure ? Une caresse , une vivacité , un transport , quelque passion .

MERCURE.

Ah ! vous avez raison , je n'y songeais pas ; cela fait un peu bien plus piquant , plus animé .

APOLLON.

Sans comparaison , & un sujet bien plus à la portée d'Apollon . Tout le monde est au fait d'une action .

Comédie Héroïque.

71

MERCURE.

Oùï , tout le monde gesticule.

APOLLON.

Et tout le monde ne sent pas. Il y a des cœurs matériels qui entendent un sentiment , que lors qu'il est mis sur un canvas en intelligible.

MERCURE.

On ne leur explique l'âme , qu'à la faveur du corps.

APOLLON.

Vous y êtes ; & il faut avouer que la Poésie galante a bien de prise en pareil cas. Aujourd'hui quand j'inspire un complet chanson , ou quelques autres vers , j'ai mes énudées franches , suis à mon aise. C'est Philis qu'on attaque , qui combat , qui défend mal ; c'est un beau bras qu'on saisit ; c'est une main qu'on adore & qu'on baise ; c'est Philis qui se lâche . On se jette à ses genoux , elle s'attendrit , elle s'apaise , un soupir lui échappe : Ah ! Sylvandre : Ah ! Philis : levez-vous , je le veux. Quoiqu'elle , mes transports.... Finissez. Je ne puis ; laissez-moi : regards , des ardeurs , des douceurs ; cela est charmant. Mettez-vous la gayeté , la commodité de ces objets-là ; J'inspire dessus en me jouant. Aussi n'a-t-on jamais vu tant de Poètes.

MERCURE.

Et dont la Poésie ne vous coûte rien. Ce sont les Philis qui font tous les frais.

APOLLON.

Cela sans doute. Au lieu que si la tendresse alloit être à la mode , tu les bras , adieu les mains ; les Philis n'euroient plus de cela.

MERCURE.

Elles n'en seroient que plus aimables , & sans doute plus aimées. Mais laissez-moi recevoir la Vérité qui arrive.

S C E N E VI.

MERCURE , APOLLON , LA VERITÉ.

MERCURE.

Il est temps de venir , Déesse ; l'Assemblée va se tenir bientôt.

LA VERITE'.

J'arrive. Je me suis seulement amusée un instant à parler Minerve, sur le choix qu'elle a fait de certains Dieux, pour la cérémonie dont il est question.

APOLLON.

Peut-on vous demander de qui vous parliez, Déesse?

LA VERITE'.

De qui? de vous.

APOLLON.

Cela est net. Et qu'en dites-vous donc?

LA VERITE'.

Je disois.... Mais vous êtes bien hardi d'interroger la Vérité. Vous y tenez-vous?

APOLLON.

Je ne crains rien. Poursuivez.

MERCURE.

Courage.

APOLLON.

Que dites-vous de moi?

LA VERITE'.

Du bien & du mal ; beaucoup plus de mal que de bien. Continuez de m'interroger. Il ne vous en coûtera pas plus de faire voir le reste.

APOLLON.

Eh ! quel mal y a-t'il à dire d'un Dieu qui peut faire le bien de l'Eloquence, & de l'amour des beaux Arts?

LA VERITE'.

Oh ! vos dons sont excellens ; j'en disois du bien ; mais vous ne leur ressemblez pas.

APOLLON.

Pourquoi?

LA VERITE'.

C'est que vous flatterez, que vous mentez, & que vous êtes corrupteur des ames humaines.

APOLLON.

Doucement, s'il vous plaît ; comme vous y allez!

LA VERITE'.

En un mot, un vrai Charlatan,

APOLLON.

parle. Arrêtez, car je me fâcherois.

pour

MERCURE.

Laisssez-la achever; ce qu'elle dit est amusant.

APOLLON.

Il ne m'amuse point du tout, moi. Qu'est-ce que cela signifie? En quoi donc méritai-je tous ces noms-là?

LA VERITE¹.

Vous rougissez; mais ce n'est pas de vos vices; ce n'est que d'aproche que je vous en fais.

MERCURE à Apollon.

et ja N'admiriez-vous point son discernement?

APOLLON.

Déesse, vous me poussiez à bout.

LA VERITE¹.

Je vous défuis. Vengez-vous en vous corrigeant.

APOLLON.

Eh! de quoi me corriger?

LA VERITE¹.

Du métier vénal & mercenaire que vous faites. Tenez, de toutes les eaux de votre Hypocrate, de votre Parnasse, & de votre Bel-esprit, je n'en donnerois pas un flûtu, non plus que de nos neuf Muses, qu'on appelle les chastes Sœurs, & qui ne sont que neuf vieilles frimponnes, que vous n'employez qu'à faire du mal. Si vous êtes le Dieu de l'Eloquence, de la Poésie, du Bel-esprit, soutenez donc ces grands Attributs avec quelque dignité.

Car enfin, n'est-ce pas vous qui dictez tous les éloges flatteurs qui se débiterent? Vous êtes si accoutumé à mentir, que lorsque vous louez la vertu, vous n'avez plus d'esprit, vous ne savez plus où vous en êtes.

MERCURE.

Elle n'a pas tout le tort. J'ai remarqué que la fiction vous réussit mieux que le reste.

LA VERITE¹.

Je vous dis qu'il n'y a rien de si plat que lui quand il ne mente pas. On est toujours mal loué de lui, dès qu'on mérite de l'être: Mais dans le fabuleux, oh! il triomphe. Il vous fait un monceau de toutes les vertus, & puis vous les jette à la tête: Tiens,

Mais enfin . . .

LA VERITE'.

Mais enfin, tant qu'il vous plaira. Vos Epitres dédicatoires, par exemple ?

MERCURE.

Oh ! faites-lui grace là-dessus. On ne les lit point.

LA VERITE'.

Dans le grand nombre , il y en a quelques-unes que j'aprouve. Quand j'ouvre un Livre, & que je vois le nom d'une vertueuse Personne à la tête , je m'en réjouis ; mais j'en ouvre un autre, il s'adresse à une Personne admirable ; j'en ouvre cent , j'en ouvre mille ; tout est dédié à des prodiges de vertu & de mérite. Et où se tiennent donc tous ces prodiges ? Où sont-ils ? Comment se fait-il que les personnes vraiment louables soient si rares , & que les Epitres dédicatoires soient si communes ? Il me faut pourtant en nombre égal, ou bien vous n'êtes pas un Dieu d'honneur. En un mot , il y a mille Epitres où vous vous écriez : » Que votre modestie se rassure , Monseigneur. « Il me faut donc mille Monseigneurs modestes. Oh ! de bonne foi , me les fournirez-vous ? Concluez.

APOLLON.

Mais , Mercure , aprouvez-vous tout ce qu'elle me dit là ?

MERCURE.

Moi ? Je ne vous trouve pas si coupable qu'elle le croit. On ne sent point qu'on est menteur, quand on a l'habitude de l'être.

APOLLON.

La réponse est consolante,

LA VERITE'.

En un mot , vous masquez tout , & ce qu'il y a de plaisant , c'est que ceux que vous travestissez prennent le masque que vous leur donnez pour leur visage. Je connois une très-laide femme que vous avez appellée charmante Iris. La folle n'en veut rien rabattre. Son miroir n'y gagne rien ; elle n'y voit plus qu'Iris. C'est sur ce pied-là qu'elle se montre ; & la charmante Iris est une Guenon qui vous feroit peur. Je vous pardonnerois tout cela cependant , si vos flatteries n'attaquaient pas jusqu'aux Princes ;

ais pour cet article-là, je le trouve affreux.

MERCURE.

Maleperte ! c'est l'article de tout le monde.

APOLLON.

Quoi ! dire la vérité aux Princez ?

LA VERITE'.

Le plus grand des Mortels, c'est le Prince qui l'aime, & qui cherche. Je mets presqu'à côté de lui le sujet vertueux qui ose lui dire. Et le plus heureux de tous les peuples est celui chez j'appris ce Prince & ce sujet se rencontrent ensemble.

APOLLON.

Je l'avoue, il me semble que vous avez raison.

LA VERITE'.

Au reste, Apollon, tout ce que je vous dis-là ne signifie pas
que je vous craigne. Vous savez aujourd'hui de quel Prince il est
& cestion. Faites tout ce qu'il vous plaira, la fagelle & moi nous
ut simplifions son ame d'un si grand amour pour les vertus, que vos
soumetteurs seront réduits à parler de lui comme j'en parlerai
à soi-même. Adieu.

APOLLON.

C'en est fait, je me rends à Devilé, & je me raccommode avec
vous. Allons, je vous consacre mes veilles. Vous fournirez les
tions au Prince, & je me charge du soin de les célébrer.

SCENE VII.

MERCURE, APOLLON.

MERCURE.

Sieur Apollon, je vous félicite de vos loüables disposi-
tions. Ce que c'est que les gens d'esprit ! Tôt ou tard ils
deviennent honnêtes gens.

APOLLON.

Voilà ce qui fait qu'on ne doit pas désespérer de vous, Sieur Mercure.

SCENE VIII.

CUPIDON, MERCURE, APOLLON.

CUPIDON.

CAre, gare, Messieurs; voici Minerve qui se rend ici à mon Rival.

MERCURE.

Eh bien, nous ne ferons pas de trop; je serai bien aise d'être présent.

APOLLON.

Vous n'auriez pas mal fait de me communiquer ce que vous avez à dire. J'aurois pu vous fournir quelque chose de bon; mais vous ne conjuguez personne.

CUPIDON.

Monsieur de la Poésie, vous me manquez de respect.

APOLLON.

Pourquoi donc?

CUPIDON.

Vous croyez avoir autant d'esprit que moi, je pense?

MERCURE.

Hé, hé, hé, hé.

APOLLON.

Je scéai pourtant persuader la raison même.

CUPIDON.

Et moi, je la fais taire. Taisez-vous aussi.

SCENE XI.

MINERVE, L'AMOUR, CUPIDON, MERCURE, APOLLON.

MINERVE.

VOUS scavez, Cupidon, de quel emploi Jupiter m'a chargée? Peut-être vous plaidrez-vous du secret que je vous ai fait de notre assemblée; mais je croyois vos feux trop vifs. Quoiqu'en soit, nous ne voulons point que le Prince ait une ame insensible.

Comédie Héroïque.

19

L'un de vous deux doit avoir quelque droit sur son cœur ;
la raison doit primer sur tout ; & vous êtes accusé de ne la
lager guère.

CUPIDON.

Oui-dà, je l'écouterai quelquefois. Il y a des moments difficiles
d'aller avec moi, mais cela ne dure pas.

APOLLON.

Quand on aime, il faut bien qu'il y paroisse.

MERCURE.

Tenez, dans la théorie le Dieu de la tendresse l'emporte ;
j'aime mieux sa pratique, à lui.

MINERVE.

Mesieurs, ne soyez que spectateurs.

MERCURE.

Je ne dis plus mot.

APOLLON.

Pour moi, serviteur au silence. Je sorte.

MINERVE.

Vous me faites plaisir.

S C E N E X.

MINERVE, L'AMOUR, CUPIDON, MERCURE,

MINERVE.

Lions, Cupidon, je vous écouterai malgré les défauts
qu'on vous reproche.

CUPIDON.

Mais qu'est-ce que c'est que ces défauts ? Où cela va-t'il ?
dit que je suis un peu libertin ; mais on n'a jamais dit que
ois un bénét.

L'AMOUR.

Eh ! de qui l'a-t-on dit ?

CUPIDON.

À votre place, je ne serais pas en cette question-là.

MINERVE.

Il ne s'agit point de cela. Terminons. Je ne suis venue ici qu'à
vous écouter. Voyons,

à l'Amour.

G

Vous êtes l'ancien , vous ; parlez le premier.

L'AMOUR touffe & crache.

Sage Minerve , vous , devant qui je m'estime heureux de
clamer mes droits

CUPIDON.

Je défends les coups d'encensoir.

MINERVE.

Retranchez l'encens.

L'AMOUR.

Je croirois manquer de respect , de faire outrage à vos lum-
ieres , si je vous soupçonneis capable d'hésiter entre lui & moi .

CUPIDON.

La Cour remarquera qu'il la flatte.

MINERVE à Cupidon.

Laisssez-le donc dire.

CUPIDON.

Je ne parle pas , je ne fais qu'a postiller son exorde,

L'AMOUR.

Ah ! c'en est trop. Votre audace m'irrite , & me fait sortir de la modération que je voulois garder. Qui êtes-vous pour oser pudis disputer quelque chose ? Vous qui n'avez pour attribut que le vaste héritage d'une origine aussi impure que la votre ? Divine scandaleuse , dont le culte est un crime , à qui la seule corruption des hommes a dressé des Autels ? Vous , à qui les devoirs les plus sacrés servent de victimes ? Vous , qu'on ne peut honorer qu'en immolant la vertu ? Funeste auteur des plus honteuses flétrissures des hommes , qui , pour récompense à ceux qui vous suivent , prétendent leur laisser que le déshonneur , le repentir & la misère en pâture : Osez-vous vous compaser à moi , au Dieu de la plus noble & rebelle de la plus estimable , de la plus tendre des passions , & j'ose dire de la plus féconde en Héros ?

CUPIDON.

Bon , des Héros ! Nous voilà bien riches ! Est-ce que nous devons croire que la terre ne se passera pas bien de ces Messieurs. Alliez , ils sont plus curieux à voir que nécessaires ; leur gloire n'est trop d'attrait. Si l'on rabattoit tous les frais qu'il en coûte à les avoir , on verroit qu'on les achete plus qu'ils ne valent. Je suis bien dupe de les admirer , puisqu'on en paye la façon. Il

les hommes vivent un peu plus bourgeoisement les uns
: les autres, pour être en repos. Vos Héros sortent du niveau,
font que du tintamarre. Pour suivre.

MINERVE.

laissons-là les Héros. Il est beau de l'être ; mais la raison
mitre que les sages.

CUPIDON.

Oh ! de ceux-là, il n'en a jamais fait, ni moi non plus.

L'AMOUR.

de grace, écoutez-moi, Désiré. Qu'est-ce que c'étoit autre-
que l'envie de plaire ? Je vous en arreste vous-même. Qu'est-
ce c'étoit que l'amour ? Je l'appellois tout-à-l'heure une pas-
C'étoit une vertu, Désiré ; c'étoit du moins l'origine de
s les vertus ensemble. La nature me présentoit des hommes
iers : je les polissois ; des féroces, je les humanisois ; des
ans, dont je ressuscitois les talens enfoisis dans l'oisiveté &
la paresse. Avec moi, le méchant rougissait de l'être. L'es-
de plaire, l'impossibilité d'y arriver autrement que par la
s forgoient son ame à devenir estimable. De mon tems, la
ur étoit la plus estimable des grâces.

CUPIDON.

Si bien ! il ne faut pas faire tant de bruit ; c'est encore de mè-
Je n'en connois point de si piquante, moi, que la pudeur.
adore, & mes sujets aussi. Ils la trouvent si charmante,
la poursuivent par tout où ils la trouvent. Mais je m'apelle
tour ; mon métier n'est pas d'avoir soin d'elle. Il y a le res-
la sagesse, l'honneur, qui sont commis à sa garde. Voilà
fficiers, c'est à eux à la défendre du danger qu'elle court ;
danger c'est moi. Je suis fait pour être, ou son vainqueur,
o vaincu. Nous ne savions vivre autrement ensemble ; &
qui peut. Quand je la bats, elle me le pardonne ; quand
ne bat, je ne l'en elline pas moins, & elle ne m'en hait pas
tage. Chaque chose a son contraire ; je suis le sien. C'est
a bataille des contraires que tout roule dans la nature. Vous
avez pas cela, vous ; vous n'êtes point Philosophe.

L'AMOUR.

ugez-nous, Désiré, sur ce qu'il vient d'avouer lui-même.
Il pas condamnable ? Quelle différence des Amans de mon

La Réunion des Amours,

tems au sien ! Que de décence dans les sentiments des meurs !
Que de dignité dans les transports même !

CUPIDON.

De la dignité dans l'amour ! De la décence pour la durée du monde ! Voilà des agréments d'une grande ressource. Il ne faut plus ce qu'il dit. Minerve, toute la nature est intéressée à ce que vous renvoyez ce vieux garçon-là. Il va l'apauvrir à un point, qu'il n'y aura plus que des déserts. Vivra-t'elle de soupirs ? Il n'a que cela vaillant. Autant en emporte le vent ; & rien ne résiste que des Romans de douze Tomes. Encore à la fin, n'y aura-t'il personne pour les lire ? Prenez garde à ce que vous allez faire,

L'AMOUR.

Juste Ciel ! faut-il ? . . .

CUPIDON.

Bon, des apostrophes au Ciel ! Voilà encore de son jargon. Eh ! morbleu, qu'il s'en aille. Tenex, mon ami, je veux bien encore vous parler raison. Vous me reprochez ma naissance, parce qu'elle n'est pas méthodique, & qu'il y manque une petite formalité, n'est-ce pas ? Eh bien, mon enfant, c'est en quoi elle est excellente, admirable, & vous n'y entendez rien.

MERCURE.

Ceci est nouveau.

CUPIDON.

Doucement, La nature avoit besoin d'un Amour, n'est-il pas vrai ? Comment falloit-il qu'il fût, à votre avis ? Un conteur de fables fornettes ? Un trembleur qui a toujours peur d'offenser, qui n'eût fait dire aux femmes, que, ma gloire ! & aux hommes, que, vos divins apas ! Non, cela ne valoit rien. C'étoit un être si piegle tel que moi qu'il falloit à la nature ; un étourdi sans fous, plus vif que délicat, qui mit toute sa noblesse à tout prendre, & à ne rien laisser. Et cet enfant-là, je vous prie, y avoit-il rien de plus sage que de lui donner pour pere & pour mere des partys joyeux, qui le fissent naître sans cérémonie dans le sein de la joie. Il ne falloit que le sens commun pour sentir cela. Mais, dites-vous, vous êtes le Dieu du vice ? Cela n'est pas vrai. Je donne de l'amour, voilà tout : le reste vient du cœur des hommes. Les uns y perdent, les autres y gagnent ; je ne m'en embarrasse pas. J'allume le feu ; c'est à la raison à le conduire ; & je m'en tiens

mon métier de Distributeur de flâmes au profit de l'Univers.
En voilà assez : croyez-moi : retirez-vous. C'est l'avis de Minerve.

MINERVE.

Je suspens encore mon jugement entre vous deux. Voici la Vertu qui entre, Je ne prononcerai que lorsqu'elle m'aura donné son avis.

S C E N E X I.

LA VERTU, *Les Autres précédens.*

MINERVE.

Venez Déesse ; nous avons besoin de vous ici. Vous savez les motifs de notre assemblée. Il s'agit à présent de savoir lequel de ces deux amours nous devons retenir pour nos défeins. Je viens d'entendre leurs raisons ; mais je ne déciderai la chose qu'après que vous l'aurez examinée vous-même. Que chacun d'eux vous fasse sa déclaration. Vous me direz après, laquelle vous aura paru du caractère le plus estimable ; & je jugerai par là lequel de leurs Dons peut entraîner le moins d'inconvénients dans l'ame du Prince. Adieu, je vous laisse ; & vous me ferez votre rapport.

S C E N E X II.

L'AMOUR, CUPIDON, MERCURE, LA VERTU.

MERCURE.

L'Expédient est très-bon.

CUPIDON.

Dites-moi, Déesse, ne vaudroit-il pas mieux que nous vous tirassions chacun un petit coup de dard ? Vous jugeriez mieux de ce que nous valons par nos coups.

LA VERTU.

Cela seroit inutile. Je suis invulnérable. Et d'ailleurs, je veux vous écouter de sens froid, sans le secours d'aucune impression étrangère.

MERCURE.

C'est bien dit, point de prévention.

L'AMOUR.

Il est bien humiliant pour moi de me voir tant de fois réduit à lutter contre lui,

CUPIDON.

Mon ancien recule ici : Ses flammes héroïques ont peur de mon feu bourgeois. C'est le brodequin qui épouvante le cothurne.

L'AMOUR.

Je pourrois avoir peur, si nous avions pour Juge une amie commune; mais avec la Vertu je n'ai rien à craindre.

CUPIDON.

Il fait toujours des exordes. Il a pillé celui-ci dans Cléopâtre,

LA VERTU.

Qu'importe ? Allons, je vous entends.

MERCURE.

Le pas est réglé entre vous. C'est à l'Amour à commencer.

CUPIDON.

Sans doute. Il est la Tragédie, lui. Moi, je ne suis que la petite Pièce. Qu'il vous glace d'abord, je vous rechaufferai après.

Mercure & la Vérité sourient.

L'AMOUR.

Quoi ! met-il déjà les rieurs de son côté ?

LA VERTU.

Laissez-le dire. Commencez, je vous écoute.

MERCURE.

Motus.

L'AMOUR s'écarie, & fait la révérence en abordant
la Vertu.

Permettez-moi, Madame, de vous demander un moment d'entretien. Jusqu'ici mon respect a réduit mes sentiments à se taire.

CUPIDON baaille.

Ha, ha, ha.

L'AMOUR.

Ne m'interrompez donc pas.

CUPIDON.

Je vous demande pardon ; mais je suis l'Amour ; & le respe

Comédie Héroïque.

23

me a toujours fait bâiller. N'y prenez pas garde.

MERCURE.

Ce début me paraît froid.

LA VERTU à L'AMOUR.

Recommencez.

L'AMOUR.

Je vous disois, Madame, que mon respect a réduit mes sentiments à se taire. Ils n'ont osé se produire que dans mes timides regards ; mais il n'est plus temps de feindre, ni de vous dérober votre victime. Je sais tout ce que je risque à vous déclarer ma flamme. Vos rigueurs vont punir mon audace. Vous allez accabler un téméraire ; mais, Madame, au milieu du courroux qui va vous faire, souvenez-vous du moins que ma témérité n'a jamais passé jusqu'à l'espérance, & que ma respectueuse ardeur . . .

CUPIDON.

Encore du respect ! Voilà mes vapeurs qui me reprendent.

MERCURE.

Et les voilà qui me gagnent aussi, moi.

L'AMOUR.

Déesse, rendez-moi justice. Vous sentez bien qu'on m'arrête au milieu d'une période assez touchante, & qui avoit quelque dignité.

LA VERTU.

Voilà qui est bien. Votre langage est décent ; il n'écontrarie point la raison. On a le tems de se reconnoître, & j'en rendrai bon compte.

MERCURE.

Cela fait une belle pièce d'Eloquence. On diroit d'une langue.

CUPIDON.

Oui-dà ; cette flamme, avec les rigueurs de Madame, la témérité qu'on accable, à cause de cette audace qui met en courroux, en dépit de l'espérance qu'on n'a point, avec cette victime qui vient brocher sur le tour. Cela est très-beau ; très-touchant assurément.

L'AMOUR à Cupidon.

Ce n'est pas votre sentiment qu'on demande. Voulez-vous que je continue, Déesse ?

LA VERTU.

Ce n'est pas la peine. En voilà assez. Je vois bien ce que vous

scavez faire. A vous, Cupidon.

MERCURE.

Voyons.

CUPIDON.

Non, Déesse adorable ne m'exposez point à vous dire que je vous aime. Vous regardez ceci comme une feinte ; mais vous êtes trop aimable, & mon cœur pourroit s'y méprendre. Je vous dis la vérité ; ce n'est pas d'aujourd'hui que vous me touchez. Je me connois en charmes. Ni sur la terre, ni dans les Cieux, je ne vois rien qui ne le cede aux vôtres. Combien de fois n'ai-je pas été tenté de me jeter à vos genoux ? Quelles délices pour moi d'aimer la Vertu, si je pouvois être aimé d'elle ? Eh ! pourquoi ne m'aimeriez-vous pas ? Que veut dire ce penchant qui me porte à vous, s'il n'annonce pas que vous y seriez sensible ? Je sens que tout mon cœur vous est dû. N'avez-vous pas quelque repugnance à me refuser le voire ? Aimable Vertu, me fairez-vous toujours regarder-moi. Vous ne me connoissez pas. C'est l'Amour à vos genoux qui vous parle. Essayez de le voir. Il est soumis : Il ne veut que vous flétrir. Je vous aime, je vous le dis, vous m'entendez, mais vos yeux ne me rassurent pas. Un regardacheveroit mon bonheur. Un regard ? Ah ! quel plaisir, vous me l'accordez. Chère main que j'idolâtre, recevez mes transports. Voici le plus heureux instant qui me soit échu en partage.

LA VERTU, soupirant.

Ah ! finissez, Cupidon ; je vous défends de parler davantage.

L'AMOUR.

Quoi ! la vertu se laisse baisser la main ?

LA VERTU.

Il va si vite, que je ne la lui ai pas vu prendre.

MERCURE.

Ce fripon-là m'a attendri aussi.

CUPIDON.

Déesse, pour m'expliquer comme lui, vous plaît-il d'écouter encore deux ou trois petites périodes de conséquence ?

LA VERTU.

Quoi, voulez-vous continuer ? Adieu,

CUPIDON.

CUPIDON.

Mais vous vous en allez, & ne décidez rien.

LA VERTU.

Je me sauve, & vais faire mon rapport à Minerve.

L'AMOUR.

Adieu, Mercure, je vous quitte, & je vais la suivre.

CUPIDON riant.

Allez, allez lui servir d'antidote.

SCENE XIII.

MERCURE, CUPIDON.

CUPIDON riant.

H A , ha , ha , ha. La Vertu se lailloit a privoiser. Je la revois déjà par la main, toute verue qu'elle est ; & si elle me donnoit encore un quart d'heure d'audience, je vous la garantirois mal nommée.

MERCURE.

Oui ; mais la vertu est sage, & vous fuit.

CUPIDON.

La belle ressource !

MERCURE.

Il n'y en a point d'autre avec un fripon comme vous.

CUPIDON.

Qu'est-ce donc, Seigneur Mercure ? Vous me donnez des épluchures ? Vous vous familiarisez, petit Commensal ?

MERCURE.

Quoi ! vous vous fâchez ?

CUPIDON.

Oh ! que non. Nous ne pouvons nous passer l'un de l'autre. Mais qu'en dites-vous ? Le Dieu de la Tendresse n'a pas beaucoup brillé, ce me semble ?

MERCURE.

Vous êtes un étourdi. Vous ne l'avez que trop battu ; & je crains que vous n'ayez paru trop fort. Comment donc l'avez-égratignez en jouant jusqu'à la Vertu même ? Oh ! on ne vous choisira pas pour la cérémonie présente. Vous êtes trop remuant.

D

Vous mettriez la Ville & la Cour sur un joli ton. J'entends quelqu'un. Je suis sûr que c'est Minerve qui va venir vous donner votre congé. C'est elle-même.

SCENE XIV. & dernière.

Tous les Acteurs de la Pièce.

MINERVE.

Cupidon, la Vertu décidoit contre vous ; & moi-même j'allais être de son sentiment, si Jupiter n'avoit pas jugé à propos de vous réunir, en vous corrigeant, pour former le cœur du Prince. Avec votre Confrère, l'ame est trop tendre, il est vrai ; mais avec vous elle est trop libertine. Il fait souvent des cœurs ridicules : vous n'en faites que de méprisables. Il égare l'esprit ; mais vous ruinez les mœurs. Il n'a que des défauts ; vous n'avez que des vices. Unissez-vous tous deux. Rendez-le plus vif & plus passionné ; & qu'il vous rende plus tendre & plus raisonnable, & vous serez sans reproche. Au reste, ce n'est pas un conseil que je vous donne ; c'est un ordre de Jupiter que je vous annonce.

CUPIDON embrassant l'Amour.

Allons, mon Camarade, je le veux bien. Embrassons-nous. Je vous apprendrai à n'être plus si fort, & vous m'apprendrez à être plus sage.

FIN.



FRANCE DRAMATIQUE.—PIÈCES EN VÉNEMENT

30-

卷之三

三

Imperial Chamberlain

L. Röpp, Düsseldorf. Ue. Ammoniakreide für Varmsteine.
Preise und ein 2. Buch für Holle. Überholzal-

*The Verralliana.
Munozito.*



